

# Prologue

Nouvelle école, nouveau départ. Encore. Depuis que je suis enfant, mes parents déménagent environ tous les deux ans en me traînant bien évidemment derrière eux, d'école en école. Cette fois, c'est en plein mois de novembre que je débarque dans une autre classe.

Au début, cette mobilité constante m'angoissait énormément. Cette déconstruction permanente de tout ce que je parvenais à construire. Cette nécessité épuisante de sans cesse devoir m'adapter à des environnements différents.

J'ai toujours eu besoin de beaucoup de repères. De stabilité, de précision. Chaque ville, chaque école me plongeait dans la confusion.

Mais je suis forte, alors je m'y suis habituée. J'ai intériorisé le rythme de ces changements. J'ai bâti moi-même ces balises que le monde extérieur se refusait à me donner. Je me suis réglée, tant bien que mal.

Lors de chaque déménagement, j'ai désormais ma routine, mon plan de match bien rodé. Je sais ce que je dois faire. Comme une horloge qui continue de fonctionner, insensible, peu importe où on la place. Qui marque le temps sans se soucier des émois de ceux qui l'entourent.

Lors de chaque déménagement, je repère les lieux. J'étudie le plan de la ville et le plan de la polyvalente pour calculer les trajets les plus courts entre tous les points stratégiques. Je détermine les aires de repos où je pourrai m'isoler sans contrainte.

Et, surtout, je me tiens loin des autres élèves.

Cette année, j'ai quinze ans et je suis en cinquième secondaire. Oui, je serai certainement la plus jeune de la classe. J'ai l'habitude. Je sais comment réagir aux interrogations, aux jalousies, aux différences dans les préoccupations et les centres d'intérêt que j'observe toujours entre les autres et moi.

Cette année est spéciale. C'est ma dernière année de secondaire. Une autre adolescente, peut-être, se serait inquiétée d'être séparée des amis de son ancienne ville et de devoir construire de nouvelles amitiés, qui seront probablement distendues à la fin de l'année par le demi-hasard des admissions au cégep. Une autre, peut-être, mais pas moi. Je ne m'inquiète pas. Je n'ai pas d'amis.

Depuis que je suis toute petite, je n'ai pas d'amis. Ne me demandez pas comment c'est possible, je ne saurais pas vous répondre. Je n'ai tout simplement

## L'horloge

jamais réussi à m'en faire, et il est évident que mes nombreux déménagements n'ont pas aidé. J'ai bien essayé un peu, au début, mais l'expérience était rarement plaisante. Je n'ai jamais été intimidée, mais j'ai toujours été trop « bizarre » pour qu'on s'intéresse véritablement à moi. D'humiliation en déception, j'ai fini par capituler.

Je n'ai jamais compris le truc. Il y a trop de paramètres qui m'échappent, dans la construction d'une relation amicale. Que faut-il dire ? Sur quel ton faut-il le dire ? Quelles expressions faciales adopter lors d'une conversation ? À quelle fréquence se téléphoner pour organiser des sorties ? Ou faut-il plutôt se servir de Messenger pour communiquer ? À quel moment prendre la parole dans un groupe ? Et puis, dans une discussion, il y a sans cesse des choses qui me passent par-dessus de la tête, des sous-entendus que je ne saisis pas, des non-dits que je ne perçois pas. Je suis toujours la dernière à comprendre les blagues, surtout celles qui se font à mes dépens. Ça m'énerve. J'ai l'impression de perdre le contrôle de la situation. Que tous mes réglages patiemment calibrés deviennent inutiles.

Des amis, c'est une inconnue qui ne rentre pas dans mon équation, un mécanisme trop complexe que je ne suis jamais parvenue à appréhender dans son entièreté. Un grain de sable qui risquerait de gripper mes rouages bien huilés. Alors toutes mes émotions, toute ma compassion, je les ai étouffées.

Je n'ai pas besoin d'amis. Tout ce qui compte, à l'école, c'est d'avoir de bonnes notes, pour intégrer

le cégep et réussir sa vie. Et, croyez-moi, côté bonnes notes, je me débrouille très bien. Je n'ai qu'une hâte, aller au cégep. Quitter le système éducatif obligatoire et ses absurdités, ses codes sociaux stupides et trop envahissants. Surtout ses lenteurs.

Je suis seule, et c'est par choix. Je suis forte, toute seule. Je n'ai besoin de personne. Je suis méchante, et froide, et dure. On me traite parfois de snob ou d'égoïste, et c'est tout à fait vrai. J'ai une *bitchy resting face*. Je suis indéchiffrable. J'avance, seule contre tous, je bats toujours au même rythme, incompréhensible aux oreilles farcies de bruits inutiles du commun des mortels, *tic-tac, tic-tac*.

Enfin, tout ça, c'est ce que je croyais avant. Avant d'apprendre que j'étais autiste Asperger. Avant Claire, avant Marc. Avant cette foutue soirée chez ce stupide ami de Claire dont j'ai oublié le nom. Avant la thérapie. Avant tout. C'est ce que je croyais. Ou ce que je pensais croire. Honnêtement, je ne sais même plus si je me suis jamais réellement prise au sérieux avec toutes ces conneries-là. Je suis forte, je n'ai pas d'émotions, je n'ai besoin de personne, blablabla.

Maintenant, je ne sais plus du tout.

Évidemment que j'ai des émotions. Des émotions qui débordent.

Je suis une horloge brisée qui peine à rassembler ses rouages.

# Chapitre I

**9 h 05**

378. C'est le nombre de secondes qui se sont écoulées depuis que je suis rentrée dans cette classe et que je me tiens à l'avant, face aux visages fatigués de mes nouveaux camarades.

840. Le nombre de carreaux que j'ai comptés au plafond.

47. Le nombre de petites bananes imprimées visibles sur la chemise du prof, assis à ma droite, dont les goûts me plongent déjà dans une certaine perplexité.

32. Le nombre d'élèves dans la classe, qui se désintéressent tous plus ou moins de ma présence.

Pas que cette inattention de leur part me dérange.

J'aimerais être ailleurs, mais la voix du prof me ramène au moment présent.

– Voici Camille Lamarre, qui se joint à nous cette année. Camille, voudrais-tu te présenter ?

Non, je ne veux pas. Tout ce que je veux, en ce moment, c'est qu'on me laisse m'asseoir à une table et que le cours commence. À quoi bon perdre du temps à me présenter à la classe quand je sais pertinemment que je n'ai pas la moindre intention de laisser qui que ce soit dans cette pièce apprendre à me connaître, et que tout ce beau monde semble de toute façon n'en avoir rien à faire ?

J'ai déménagé de nombreuses fois au cours de ma vie. Ma mère est botaniste et travaille pour divers parcs et jardins à travers la province. J'ai donc eu l'occasion de passer par toute une variété d'établissements et de rituels de présentation. Certains profs ont le bon goût de ne pas s'attarder sur mon statut de nouvelle et de me laisser me glisser rapidement dans les rangs, tandis que d'autres résistent à peine à la tentation de me coller des néons clignotants sur le visage. C'est le cas de celui-ci, et je le déteste déjà.

Bien évidemment, je garde toutes ces réflexions pour moi.

– Je me présente, je m'appelle Camille Lamarre, je voudrais bien réussir ma vie.

Je parle d'une voix monocorde et lasse. Le prof fronce les sourcils. Mon apparente impertinence fait se relever quelques têtes. Pas un sourire n'est esquissé, mais, avec trois regards fixés sur moi, j'estime que mon score n'est tout de même pas si mal.

# L'horloge

– Bon, parfait, Camille. Tu peux t’asseoir à côté de Marie, ici.

Il désigne d’un geste mou une table au deuxième rang, occupée par une jeune fille blonde. Bien, au moins, il capitule vite. La dénommée Marie me sourit de toutes ses dents. Le temps que je m’approche de sa table, elle a déjà dégagé le siège précédemment occupé par son sac, et poussé ses affaires.

– Salut ! Ravie de te rencontrer ! Je m’appelle Marie !

C’est ce qu’il me semblait avoir compris. Je grogne une réponse à peine audible. Son enthousiasme affiché me ferait certainement plaisir si je comptais lui porter le moindre intérêt. Mais je ne suis pas ici pour cela. Désolée, Marie, tu as l’air gentille, mais je ne serai pas ton amie.

– Bien, sortez tous les exercices que vous aviez à faire pour aujourd’hui. Camille, tu peux suivre avec Marie.

Marie ouvre son livre et le pose sans un mot entre nous deux. Une attention inutile, puisque j’ai apporté mon propre manuel. Ignorant le geste de ma camarade, je le place en face de moi à la bonne page.

Les exercices en question sont notés au tableau. Les numéros 3, 4 et 5, chapitre sur le calcul de masse. Un rapide coup d’œil, et je réalise qu’ils sont plutôt faciles. Je sors mon cahier et commence à résoudre les problèmes dans mon coin.

– Alexis, peux-tu nous lire l'exercice 3 ?

À ces mots, un garçon brun au visage effilé s'agite au fond de la classe. Son livre n'est pas encore devant lui. Il fouille frénétiquement dans son sac.

– Alexis, nous t'attendons.

– Oui, m'sieur, un moment, m'sieur.

Je me sens déjà fatiguée. J'ai terminé l'exercice 3 et je suis prête à passer au 4, tandis qu'Alexis n'a toujours pas trouvé son manuel.

Je suis tentée de lever la main et de résoudre l'exercice. Après tout, ç'aurait le mérite d'établir ma réputation. Dernière année de secondaire avant la libération. Plus vite je regagne mon statut de lèche-bottes première de classe, plus vite on me fichera la paix.

– Eh bien, Alexis... Oui, Camille ?

Je lis l'énoncé à haute voix et donne la solution en expliquant ma démarche.

Cette fois, toutes les têtes de la classe se relèvent. J'ai réussi, comme prévu, à piquer leur curiosité.

– Euh, oui, c'est exact. Merci, Camille.

– Je peux exécuter le suivant aussi.

– Ce ne sera pas nécessaire, merci. Alexis, tu as trouvé tes exercices ?



# L'horloge

Le dénommé Alexis émerge enfin de son sac et pose triomphalement son cahier sur la table.

Contrairement à ce que son inattention aurait pu laisser croire, ses exercices sont faits, et le cours peut continuer en toute sérénité.

– Tu es sacrément rapide ! Moi, j’ai passé la soirée sur ces foutus exercices. Enfin, au moins, j’ai eu les bonnes réponses.

Marie s’est de nouveau tournée vers moi pour me parler. Je ne sais trop quoi répondre à sa remarque, alors je me contente de hocher la tête en évitant soigneusement de croiser son regard. À moins que je n’aie quelque chose de précis à leur dire ensuite, regarder les gens dans les yeux me met mal à l’aise. J’ai l’impression que cela crée une connexion entre eux et moi, qui m’oblige à leur parler. Or, la plupart du temps, je n’ai rien à leur dire. Surtout dans un contexte de ce genre, en plein milieu d’un cours de physique, assise à côté d’une inconnue.

Je remarque que le prof évite de m’interroger et ignore les mains que je tends durant tout le cours. Peut-être en ai-je trop fait. J’ai parfois du mal à doser mes interventions.

La cloche sonne, et je range rapidement mes affaires. Alors que je m’apprête à me lever, Marie fait une autre tentative d’approche.

– Tu as un cours de quoi, ensuite ? On pourrait peut-être y aller ensemble ?

Je n'ai pas particulièrement envie d'être accompagnée. Au contraire, ma seule hâte est de pouvoir m'isoler pour me recharger avant de devoir de nouveau passer une heure assise au milieu d'une classe d'inconnus. Mais je ne me sens pas capable d'expliquer tout cela. Je réponds honnêtement à la première question, en éludant la seconde par la même occasion.

– J'ai un cours de français.

– Oh, avec monsieur Chapelle, non ? Parfait, moi aussi ! Tu peux me suivre, je te montrerai la salle.

Je sais parfaitement où est la salle. J'ai pris soin d'étudier mon emploi du temps et le plan de la polyvalente avant cette première journée. J'entrevois la conversation qu'elle tentera d'engager sur le chemin, l'effort que je devrai fournir pour lui répondre, le malaise à venir. Mon Dieu, comment lui faire comprendre que je veux rester seule ?

– Je dois passer aux toilettes, avant, pars sans moi.

– Je peux t'accompagner, ce n'est pas un gros détour.

Elle laisse échapper un petit rire. M'accompagner aux toilettes ? Au milieu des bandes de filles bruyantes et gloussantes ? Je l'imagine déjà en train de m'interroger sur ma famille et mon école d'avant à travers la porte du cabinet. Pitié.

# L'horloge

– Ce n'est pas la peine, vraiment.

Le débat s'éternise inutilement. Je fixe mes pieds avec tant d'intensité que c'est un miracle que mes chaussures n'aient pas encore pris feu. Tous les autres élèves ont déjà quitté la salle, et nous nous tenons devant la porte, dans le couloir. Je me sens sérieusement mal à l'aise. J'ignore comment mettre fin à la conversation. Marie sourit toujours. Elle semble attendre quelque chose de ma part. N'y tenant plus, je réajuste mon sac sur mes épaules et je m'en vais, tout simplement.

– Bon, j'y vais, murmuré-je, les yeux obstinément baissés.

Je m'éloigne sans la regarder. Je ne saurai jamais quelle expression son visage a adoptée quand elle m'a vue partir si brusquement. Je n'aurais probablement pas été capable de la déchiffrer, de toute façon.

Alors que je traverse les couloirs pour me rendre à mon cours de français, je laisse vagabonder mon regard sur les élèves que je croise. Certains sont seuls, mais la plupart circulent en bande ou par paire. La rumeur des conversations flotte autour de moi et m'enveloppe de son bourdonnement irritant. Les foules me rendent nerveuse. Un élève me frôle et je sursaute. Je n'aime ni le bruit ni la proximité des autres.

J'ai l'habitude d'être seule, et cette solitude me rassure. J'ai passé tant de temps avec moi-même que

je me suis bien apprivoisée. Je me connais. Je sais ce dont j'ai besoin, ce qui me calme, ce qui m'apaise. Dans cette connaissance bien réglée, il n'y a pas de place pour d'autres personnes, en dehors de mes parents, les seules constantes de ma vie sociale.

Est-ce que j'envie les élèves que je vois converser joyeusement avec leurs amis tout autour de moi ? Dans le fond, peut-être un peu, mais je me sens surtout épuisée rien qu'à les regarder.

Les bribes de conversation qui me parviennent me semblent absurdes. Couleur des nouvelles chaussures d'un tel, vacances, animaux de compagnie, ragots sur qui sort avec qui. Que tout cela est stupide ! Je me masse mécaniquement les paupières. En haut, en bas, en haut, en bas. Je suis fatiguée.

Je sors mes écouteurs de mon sac. La musique m'aide à m'isoler. Même s'il ne me faudra que cinq minutes pour me rendre à la prochaine salle, ce seront au moins cinq minutes de répit, à me recharger dans ma bulle, avant de devoir de nouveau me concentrer sur le monde et ses innombrables stimuli.

En matière de musique, je fonctionne beaucoup par obsessions successives. Lorsque je trouve une chanson qui me plaît, je l'écoute en boucle, pendant des jours, voire des mois, jusqu'à saturation. En ce moment, ce sont les échos entêtants et le rythme chaloupé de *Reflection*, du groupe Tool, qui m'obsèdent.

J'appuie sur le bouton *Play* de mon téléphone. La musique se lance et le monde se tait.

# L'horloge

Je compte mes pas en rythme. Mon corps se balance légèrement, de gauche à droite, selon sa propre cadence.

Les paroles de la chanson tournent dans ma tête, mais, au fond, elles revêtent peu d'importance. Seule la barrière musicale qui se crée entre le monde et moi compte.

J'aime me comparer à une horloge, car j'ai l'amour du rythme et de la régularité, et la haine de l'imprévu et de l'imperfection. Si j'adopte le bon tempo, je peux tout accomplir.

En les regardant, je m'applique à poser mes pieds exactement au centre de chacun des carreaux du sol. Ce genre de petit rituel stupide m'apaise, et j'aboutis devant la nouvelle salle de cours sans même m'en rendre compte.

Le prof n'est pas encore arrivé et la porte est fermée. Quelques élèves attendent, debout ou installés au sol. Je m'assieds dans un coin, à l'écart, et je sors un livre de mon sac. Je prends soin de n'observer personne, pour éviter de croiser le regard de l'un de mes camarades. J'ai surtout peur de Marie. J'ai instinctivement fait un détour, et elle est certainement arrivée avant moi. Heureusement, je ne la vois nulle part. Soit elle n'est pas encore là, soit je suis incapable de la reconnaître. C'est une possibilité. J'ai une très mauvaise mémoire des visages et, après tout, je me suis tellement appliquée à ne pas la regarder pendant tout le cours précédent qu'elle pourrait très

bien se tenir à deux mètres de moi sans que je puisse l'identifier. Si tel est le cas, j'espère au moins qu'elle ne tentera pas de venir me parler.

Par chance, personne ne m'adresse la parole. Il faut préciser qu'avec mon livre et mes écouteurs toujours dans mes oreilles, j'envoie, je pense, d'assez forts signaux pour dire « foutez-moi la paix ».

La cloche sonne et me voilà prête à affronter un nouveau cours, avec un nouveau prof. À quoi ressemblera sa chemise, cette fois ?